

Actes du Colloque de Louvain-la-  
Neuve (16-17 mai 2013)

J<sup>e</sup> Harmattan, 2014

**LES EXTRAVAGANCES DE LUCULLUS  
ÉCART OU NORME DANS LES VIES DE PLUTARQUE ?**

Abel NASCIMENTO PENA

Université de Lisbonne

Parmi la galerie des hommes illustres des *Vies* de Plutarque figure *Lucius Licinius Lucullus*, un personnage assez pittoresque qui n'a joué qu'un rôle très modeste ou même obscur dans la vie politique de Rome au temps des guerres civiles. Et pourtant, le biographe de Chéronée lui a consacré un long récit biographique<sup>1</sup>. Notre étude, cependant, n'est pas une approche biographique ni historiographique, deux genres souvent utilisés dans l'étude des *Vies*. On ne cherche pas non plus à saisir la spécificité des *Vies* plutarquiennes dans un cadre de valeurs éthiques, politiques et morales. En prenant, pour analyser la norme et l'écart, un ensemble d'outils herméneutiques qui, tout en déterminant la structure d'une société, servent à mettre en évidence certains phénomènes humains, notre démarche se situe dans le domaine général d'une étude des structures symboliques de la société romaine du I<sup>er</sup> siècle avant J.-C.

Déjà chez les sophistes, le rapport entre norme et écart n'est qu'une antinomie philosophique, un exercice visant à démontrer soit l'opposition entre *nomos* et *physis*<sup>2</sup>, soit l'autonomie et le pouvoir de la raison face au mythe. Chez Hérodote, cependant, les deux termes ont un sens ethnographique, car ils relèvent du principe d'altérité et d'identité des peuples et de leurs formes d'organisation du monde. Chez l'historien, la norme est vue comme un ensemble de *nomoi*, de codes (*kanôn*), de règles et de croyances communs à une certaine société, alors que l'écart est

conçu comme *anomia*, une sorte de déviance rituelle qui peut conduire à la mort (*thanatos*), car le *nomos* (partage, loi, coutume) dérive son nom de Némésis<sup>3</sup>. Mais c'est surtout avec la tradition rhétorique héritée de la pensée aristotélicienne que ce rapport devient une vraie question herméneutique, linguistique et rhétorique.

Dans la *Vie de Lucullus*, le rapport entre norme et écart ne nous semble pas tout d'abord une question de philosophie ou de rhétorique, mais une tension entre pratiques instituées et officialisées par la société romaine et ruptures marquées par la différence et l'altérité. Les écarts et les extravagances de Lucullus ne sont pas non plus de l'ordre de l'éthique ou de l'édification morale, car il ne craint ni le jugement du présent ni celui de la postérité ; ses comportements se situent plutôt au niveau de l'imaginaire social romain où le *glamour* des signes de prospérité domine la vie et l'action des hommes illustres. Car c'est bien de la vie qu'il s'agit ici<sup>4</sup>.

Voyons donc comment ce général brillant et exemplaire, issu de la *nobilitas* romaine, passa d'une vie austère et vouée à la guerre à une existence somptueuse et extravagante après sa retraite à Rome ? Pourquoi, au contraire de Cimon ou d'Alexandre, qui menèrent une vie dérégulée dans leur jeunesse, Lucullus s'écarta dans sa vieillesse d'un modèle de vie apparemment irréprochable, devenant en même temps un fier défenseur de l'hellénisme et des Muses ?

## 1. Lucullus selon Plutarque

Plutarque nous présente le récit de la vie de Lucullus en deux parties opposées : dans la première (*τὰ πρῶτα*), il s'occupe de l'homme et du soldat, de son éducation et des affaires publiques (*τὰ κοινά*) et militaires. Il s'occupe de l'homme-mesure (*μετριότης*) et de tout ce qui concerne la norme et le statut social, ne touchant que très légèrement à la vie privée. Dans la deuxième partie (*τὰ ὕστερα*), le biographe s'occupe de Lucullus au temps de sa retraite, des affaires privées (*τὰ ἴδια*), de l'homme-luxure et de ses extrava-

gances à Rome. Évidemment, ces antithèses restent des *topoi* littéraires qui ne sont pas un caractère exclusif de l'écrivain de Chéronée<sup>5</sup>.

Le consul Lucullus a été élevé dans une soi-disant culture libérale, en poursuivant les beaux idéaux de la *paideia* grecque. Plutarque ne cesse d'exalter sa conduite philo-hellénique, car Lucullus s'est montré un véritable champion de l'hellénisme : sa noblesse d'âme (19, 9c), son amour envers les Grecs se sont manifestés en plusieurs occasions (29, 5f ; 32, 6). Il avait des compétences philosophiques, littéraires et linguistiques, puisqu'« il releva le défi d'écrire l'histoire de la guerre des Marse, non seulement en vers et en prose, mais aussi en grec et en latin » (1, 7). Il s'exprimait *utraque lingua*, pour utiliser une expression d'Horace<sup>6</sup>. Pour ce qui est des exploits militaires, il se révèle souvent paradoxal dans ses tactiques de guerre ; il a écrasé Tigrane par la rapidité et par la lenteur (28, 9) ; il fut « le premier Romain à franchir le Taurus avec une armée » (46, 1) et le premier à introduire des cerises en Europe ; il était « un véritable chef, un vrai général », un *leader* discipliné et plein de sang-froid, et pas un de ces démagogues qui n'ont de la guerre qu'une idée fantaisiste (7, 3) ; en effet, il « ne faisait pas la guerre de façon théâtrale et ostentatoire » (11, 2), car il appartenait à ce « petit nombre de généraux qui ont su à la fois arriver à leurs fins par la temporisation et par l'intrépidité » (28, 9).

Quelques traits de son caractère sont mis en relief : fermeté (ευστάθεια), douceur (πραότης) (2, 1), soldat toujours prêt à accomplir des missions graves et pénibles (4, 1). C'est d'ailleurs grâce à sa justice, honnêteté (καθαρόν καὶ δίκαιον), bonté (χρηστόν) et humanité (φιλανθρωπία) (18, 9), marques d'un esprit

<sup>5</sup> Écrivant dans une période de renaissance du classicisme grec, Plutarque est considéré comme l'écrivain le plus représentatif de ce qu'on appelle la Deuxième Sophistique, important et complexe phénomène culturel qui a dominé le monde gréco-romain du II<sup>e</sup> siècle au IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.

<sup>6</sup> Sur l'expression *ἐκατέα γλώσση*, voir Dion Cass. LXIX, 3, 1 ; Hor. Sat. 1, 10, 20.

doux et cultivé, qu'il a subjugué les barbares et qu'il fut célébré comme un héros fondateur (κτίστης) et bienfaiteur (εὐεργέτης) (29, 5). Pour preuve, pendant son séjour à Éphèse, les cités grecques conquises célébrèrent des *Luculleia*, des jeux en honneur de Lucullus (23, 2). Il semble être l'exemple de l'homme-sage à la mode grecque, qui contraste non seulement avec la haine de Cethegus, adversaire et démagogue pris de passion pour Praecia, une belle femme pleine de pouvoir et de charme, (5, 5 ; 6, 2-4), mais aussi avec les violences de Marius et surtout de Sylla dont la cruauté face au peuples italien et athénien sera sévèrement jugée par Pausanias quelques décennies après Plutarque<sup>7</sup>. Enfin, Lucullus semble être le portrait idéal du soldat républicain ou plutôt le miroir du soldat idéal, celui qui, sur une échelle de valeurs structurantes à Rome à l'époque des guerres civiles, symbolise les anciens codes d'honneur du guerrier épique, en même temps qu'il devient un modèle du *mos maiorum*, de la *frugalitas* et de la *probitas*<sup>8</sup>.

## 2. De la norme à l'écart. Les extravagances de Lucullus

En politique comme dans la guerre, dans les affaires publiques comme dans la vie privée, celui qui se soustrait aux attitudes dictées par les sévères convenances sociales, celui qui manifeste toute forme ostentatoire d'excès est une grimace sociale, une infraction à l'ordre des signes. C'est ce qui arriva à Lucullus. À partir du chapitre 33, la Fortune (Τύχη) et les dieux semblent abandonner le général. C'est ce que Plutarque appelle les *dies nefasti* (ἡμέραι ἀποφράδες) qui apportent au général une série de malheurs et d'échecs militaires, comme nous le raconte le biographe :

<sup>7</sup> Casevitz *et alii*, 1992, 66-67 : ἀγριωτέρα ἢ ὡς ἄνδρα εἰκὸς ἦν ἐργάσασθαι Ῥωμαίων. Plutarque fait allusion à la prise et destruction d'Athènes par Sylla (*Luc.*, 19, 5). Pourtant, Sylla a bien dédié ses *Mémoires* à Lucullus, et lui confia l'éducation de son fils. Au chapitre 23, 6, on parle de ces *Mémoires*.

<sup>8</sup> Pendant ses campagnes, Lucullus s'est toujours montré farouchement austère et

« Bien qu'il continuât à déployer la valeur (ἀρετή) et la force d'âme (μακροθυμία) d'un bon général, ses entreprises ne lui rapportèrent plus ni réputation ni reconnaissance » (33, 1).

Lucullus a perdu sa gloire et son prestige, il est devenu jaloux (φθόνος), ambitieux (φίλαρχος), cupide (φιλόπλουτος), et s'est laissé envahir par la luxure (τρυφή). Par des mots sibyllins, l'auteur révèle qu'il n'était même pas maître de soi.

À la lumière du récit plutarquien, essayons de comprendre les raisons de ce changement radical, de cette *metabolê* qui ressemble à une comédie ancienne (39, 1)<sup>9</sup>. Comment ce jeune homme élevé dans la *paideia* grecque en est-il arrivé à se comporter désormais comme un barbare (41, 7) ? Comment Lucullus passa-t-il de l'homme-mesure à l'homme-démesure, pionnier de la luxure et de l'extravagance à Rome<sup>10</sup> ?

D'abord, Plutarque raconte un épisode de la jeunesse de Lucullus qui semble être marqué par la symbolique de la déviance. Comme dans une tragédie, Lucullus porte, en effet, le déshonneur de son père et la mauvaise réputation de sa mère. Mais bientôt ce jeune homme se libère de cette souillure en poursuivant en justice les accusateurs de son père avec acharnement, « comme les chiens de bonne race qui poursuivent les bêtes sauvages » (1, 3). Ensuite, Plutarque explique que la campagne militaire en Orient, en Asie, chez les peuples barbares, a exercé une influence néfaste sur lui et sur tous les chefs militaires romains. Finalement, son retour triomphal à Rome est vu comme le spectacle extravagant d'un nouveau riche perverti par les fantaisies orientales et un peu funèbre.

À ce moment de l'histoire romaine, l'Orient, cette région limítrophe du royaume des Parthes, a toujours été une pomme de discorde pour Rome. Car, si en matière de pensée et de modèles culturels c'était la Grèce que Rome côtoyait à travers les régions de la *Magna Graecia*, une autre image de l'Orient s'imposait alors comme un paradis merveilleux : l'Orient, qui s'étend des montagnes de l'Arménie au désert d'Arabie, devient un mirage plus

qu'une réalité, une sorte de *limes* fabuleux qui hante l'imaginaire des Romains depuis l'éclatement du royaume d'Alexandre jusqu'aux monarchies hellénistiques. Quand Lucullus prit le commandement de l'armée en Asie :

« [...] ces troupes se trouvaient depuis longtemps corrompues par la débauche et la cupidité (τρυφαῖς καὶ πλεονεξίας) » (7, 1)<sup>11</sup>.

Plus tard, après la bataille de Tigranocerte<sup>12</sup>, pour maintenir la loyauté de ses troupes, il s'empara des trésors de la ville et les livra aux pillages des soldats, qui « alourdis par la richesse et le luxe, servaient déjà à contrecœur et aspiraient au repos » (30, 5). En plus, Lucullus n'avait aucune autorité sur ses soldats à cause de son rival Pompée (35, 7 ; 36, 1). Pompée, sans doute l'exemple de l'homme-mesure, vainqueur de la guerre des pirates, acheva dans les provinces d'Orient (Cilicie et Bithynie), ce que Lucullus avait pourtant brillamment commencé : la guerre contre Mithridate, roi du Pont. On sait que Lucullus était favorable aux provinciaux et réorganisa la province d'une façon qui lésait les intérêts des *populares*, ce qui ne plaisait ni à ceux-ci, ni à Pompée. Alors, multipliant les campagnes contre Lucullus, ils finirent par susciter des mutineries dans ses légions. Ainsi Lucullus devint un mauvais exemple aux yeux des *optimates* romains et son séjour en Orient fit plus de mal que de bien à sa patrie,

« Car les trophées qu'il dressa en Arménie... la prise de Tigranocerte et de Nisibis, les richesses considérables de ces villes transportées à Rome et le diadème de Tigrane figurent comme prise de guerre dans le cortège du triomphe... ; tout cela excita Crassus à marcher sur l'Asie en lui faisant croire que les barbares étaient des dépouilles et un butin, et rien de plus » (36, 6b, 7)<sup>13</sup>.

<sup>11</sup> Sur le *topos* de la corruption morale sous l'influence de l'Orient, Tröster, 2008, 64, n.69.

Dans la *synkrisis* finale (44), où il compare le grec Cimon et Lucullus, Plutarque blâme celui-ci parce qu'il a non seulement bâti sa fortune sur les dépouilles des barbares, mais aussi parce qu'il mena à Rome une vie fastueuse comme celle d'un satrape (44, 2). Donc, le général n'apporta pas de l'Orient la marque de la sociabilité, de la *grauitas* et de l'*urbanitas*, mais le 'stigma de la barbarie', car

« [...] Lucullus usait avec insolence (ὕβριστικῶς) de sa richesse, tout à fait comme d'une captive barbare. » (41, 7).

On retrouve ici l'ancien *topos* de l'opposition entre Grecs et barbares. Une opposition qui n'est plus d'ordre linguistique comme auparavant, car les hommes cultivés sont bilingues, ils parlent en *code-switching*<sup>14</sup> ; en fait, cette antinomie dépasse largement la question des langues, elle a acquis une forte connotation spatiale, symbolique et culturelle. Comme les *sitophages* chez Homère, l'homme culte plutarquien suit la norme distinctive d'une civilisation, il boit du vin et mange du pain, pour reprendre une expression de Jean-Paul Vernant ; le barbare, au contraire, tend à être perçu comme l'homme-égaré, déréglé et matérialiste, même si ces hordes barbares combattaient les Romains avec « des armes incrustées d'or et des pierreries, destinées à devenir le butin des vainqueurs... » (7, 5). En ce sens, les Parthes barbares se présentent aux yeux de Rome tantôt comme des modèles de luxure, tantôt comme détenteurs de valeurs guerrières. En fait, ce 'stigma barbare' dont on vient de parler est une sorte de maladie qui non seulement attira la convoitise de beaucoup de nobles romains, mais qui n'empêcha pas non plus Crassus, bien connu à Rome par sa passion du luxe<sup>15</sup>, de s'unir à son rival Pompée blâmant Lucullus

<sup>14</sup> Cic., *Ad fam.* 9, 2, 9, 4-7; *Ad Att.* XII, 4, 2; 5, 1.

« de s'abandonner à une existence de plaisir et de luxe (πολυτέλειαν), comme si, pour les gens de son âge, la volupté (τροφῶν) n'était pas plus malséante que la politique et la guerre » (38, 5).

Or, ce qui est de la société organisée est aussi de la concitoyenneté, c'est-à-dire de l'*urbanitas*, et du comportement standardisé des membres les plus illustres de la *ciuitas*. Il n'en est pas ainsi pour Lucullus qui devient à Rome objet de railleries et de moqueries. En effet, aux blâmes publics de Crassus et de Pompée viennent s'ajouter les misères de sa vie privée : la haine de son beau-frère, Publius Clodius Pulcher, accusé « d'avoir séduit sa sœur », Clodia, épouse de Lucullus, femme « fort débauchée... impudique et dépravée »<sup>16</sup>. Lucullus s'en sépara à son retour d'Asie, donc à son départ à la retraite (38, 43 ss), et se maria avec la sœur de Caton, Servilia, femme à qui pas un seul des vices de Clodia ne manquait (38, 1)<sup>17</sup>.

### 3. *Luxus*, luxure et *glamour*

Le *topos* de la luxure et de la volupté est au centre de la vie des hommes illustres et cela semble préoccuper gravement l'auteur des *Moralia*. Comme le remarque Manuel Tröster, Nicolas de Damas, philosophe péripatéticien du temps d'Auguste, a considéré Lucullus le pionnier de la luxure et de l'extravagance à Rome, « ...becoming in every way the foremost guide to luxury among the Romans... »<sup>18</sup>. Mais en quoi donc se manifestent les extravagances de Lucullus ? Par le luxe, la luxure et la table.

*Luxus* se rapporte d'abord au vocabulaire des activités agricoles et, comme nous enseigne la langue latine, voisine avec *luxuria*

<sup>16</sup> Il épousa Clodia avant 74, date de son consulat.

<sup>17</sup> La misogynie des grecs et des romains est bien connue, et nous en avons ici un exemple. Cependant, Lucullus n'est pas responsable des vices de Clodia ; au contraire, Ovide attribue la perversité de Clytemnestre à la débauche de son époux Agamemnon (*Ars.*, 2, 399-408). On remarquera, d'autre part, le style plutarquien qui marque la

« terme qui s'est appliqué d'abord à la végétation »<sup>19</sup>. Le luxe est toujours oblique, déviant et visible par nature. Dans la langue de Virgile, le *luxurians equus* (*En.* 11, 495) n'est ni somptueux ni obscène, simplement il s'écarte du droit chemin « faisant des écarts » pendant sa course. Il en va de même pour les hommes qui dépassent les bornes par le luxe et l'excès. Dans la vie privée, c'est la luxure ; dans la vie publique, c'est le luxe. Dans la morale, c'est la volupté et la luxure ; dans les biens matériels, c'est le luxe et la table. Le luxe de même que la table deviennent à Rome des éléments culturels symboliques et sociologiquement identitaires, car les groupes et les peuples cherchent à se détacher les uns des autres par le luxe et la table<sup>20</sup>.

On sait que dès le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., à la suite des premiers contacts avec l'Orient hellénisé, le luxe fait son apparition partout à Rome. L'Orient, notamment la Syrie, est vu comme une région amollissante d'où ressortent la *luxuria* et la *licentia*, vices contraires au *mos maiorum*. Pline l'Ancien signale que c'est après la conquête de l'Asie que l'on introduisit le luxe en Italie et qu'une attraction passionnée pour les objets de luxe, notamment les trésors d'argenterie, vaisselle d'argent et verres décorés, s'observe à grande échelle à la fin du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.<sup>21</sup>

Dans le cadre symbolique des luttes sociales à Rome au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., il y a ceux qui se sont opposés au luxe et à l'opulence comme gaspillage des ressources publiques et qui préférèrent la *frugalitas* à une table fastueuse. C'est le cas des Gracques, dont les timides réformes n'ont cependant conquis ni la plèbe ni l'aristocratie romaine. Il est vrai que Caius Gracchus<sup>22</sup>, excellent orateur, enflamma souvent la foule et gagna des partisans chez ceux qui, selon Plutarque,

<sup>19</sup> Ernout-Meillet, 1967, *s.u. luxus, -us*; Gilles, Elyette, 2003, chap. IV, II, 137-139.

<sup>20</sup> Sur le sujet, Castro 2011.

<sup>21</sup>

« combattent et meurent uniquement pour soutenir le luxe et l'opulence d'autrui, et qu'on appelle maîtres de l'univers, alors qu'ils ne possèdent pas en propre un motte de terre » (*Grac.*, 9).

Après la mort des Gracques, le souci de l'intérêt matériel semble dominer toute la politique romaine. En 91 av. J.-C, la guerre sociale éclate en Italie et, aussitôt après, celle de Mithridate en Asie. C'est l'époque des *homines novi*, des hommes providentiels, protégés par les dieux et sauveurs de la patrie, dont Caius Marius, républicain d'origine plébéienne, et Lucius Cornelius Sylla, un patricien soutenu par les *optimates*<sup>23</sup>. Dans ce climat de guerre civile, il semble que le seul idéal à suivre ou modèle à imiter est celui de l'aristocratie romaine trop habituée au luxe, à l'oisiveté et aux distractions de la ville, d'après le sévère témoignage de Salluste :

« Une cupidité sans mesure envahit tout, profana tout, ravagea tout : elle ne respecta rien, n'eut rien de sacré et finit par se précipiter elle-même dans l'abîme » (*Jugurtha*, 41)<sup>24</sup>.

Il faut revenir à Lucullus, dont le comportement est devenu maintenant source de cupidité, d'envie et de mépris. Dans son cortège de triomphe à Rome, le luxe, la pompe et l'ostentation envahissent la ville et le forum<sup>25</sup>. D'après le récit de Plutarque,

« On vit défiler dix chars armés de faux, soixante généraux ou amis des rois, cent dix vaisseaux de guerre garnis d'éperons de bronze, une statue en or de Mithridate... et un de ses boucliers, orné de pierres précieuses, vingt brancards chargés de vaisselle d'argent et trente-deux autres objets d'or : coupes, armes et monnaies [...] Huit mulets transportaient des lits d'or ; cinquante-six, des lingots d'argent, et cent

<sup>23</sup> Élu consul en 107 av. J.-C., Marius, soutenu par l'armée, triomphe en Afrique, puis en Occident, plus tard il se présente comme le sauveur de Rome. Sylla (mort en 78) était consul en 88 quand Mithridate VI, roi du Pont, ravagea Éphèse et fit massacrer 80.000

sept, de l'argent monnayé pour une valeur de près de deux millions sept cent mille drachmes... » (37, 4-5e)<sup>26</sup>.

L'homme-mesure cède le pas à l'homme-démésure, connu à Rome par ses extravagances et excentricités. Sa richesse rivalise avec celle de Crésus, son cortège semble vouloir imiter l'ancien triomphe de L. Cornelius Scipion, lui aussi fasciné par le luxe des monarchies hellénistiques orientales, d'après le récit de Pline l'Ancien<sup>27</sup>.

Dans sa résidence bâtie au bord de la mer à Naples, au-dessus de vastes galeries souterraines, Lucullus a fait surgir de hautes collines ; cette ville de pêche était entourée de canaux marins pour l'élevage des poissons<sup>28</sup>. Par ailleurs, sa fameuse *villa* de Tusculum, à 25 km. de Rome et bien loin de la promiscuité des *insulae*, est une sorte de Broadway des temps antiques, équipée de belvédères, salons de dance, promenoirs à l'air libre ; on y trouvait aussi des lits couverts de pourpre, des coupes serties de pierres précieuses<sup>29</sup>, d'innombrables salons à manger, dont le plus célèbre portait le nom d'Apollon, dieu des Muses et des arts, dieu qui préside aux banquets. Ses célèbres *horti Luculliani*, jardins d'origine Perse, figurent encore au temps de Plutarque parmi les plus extravagants (πολυτελεστάτοις) des jardins impériaux (39, 2)<sup>30</sup>.

Chez Lucullus, les banquets étaient à l'époque les plus somptueux, exotiques et raffinés. L'expression « Lucullus dîne chez Lucullus » devient proverbiale et est très commentée dans les mi-

<sup>26</sup> En toute rigueur, il faut se souvenir qu'une partie assez significative du trésor de Tigrane avait été déjà distribuée aux soldats mécontents (29. 3).

<sup>27</sup> Scipion transporta à Rome « ... mille quatre cents livres d'argent ciselé, et mille cinq cents vases d'or, l'an de Rome 565 », *Hist. Nat.* XXXIII, 53, 148-150.

<sup>28</sup> Pline l'Ancien, *Hist. Nat.* IX, 171.

<sup>29</sup> Entre les II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> siècles av. J.-C, les coupes avec *emblema* (Athéna, Héraclès, Apollon, etc.) ainsi que les gobelets font leur apparition à Rome et sont très appréciés et

lieux aristocratiques de Rome (41, 3-4)<sup>31</sup>. Il cultive l'*otium* et les *symposia*, introduisant certaines pratiques inédites : d'un côté des chœurs et intermèdes musicaux, de l'autre variété et raffinements de plats et mets où ne manquaient ni les cerises, qu'il avait importées d'Asie en Europe, ni les grives, ces oiseaux si rares et si appréciés par Pompée, et que l'on ne trouvait pas ailleurs que chez lui. Un dîner chez Apollon, dans la plus somptueuse salle à manger de sa *uilla*, ornementée de marbre noir importé d'orient, coûtait une fortune : cinquante mille deniers (39-41). Parmi ses invités les plus célèbres, on trouve Pompée, Cicéron, Caton, frère de Servilia, la deuxième épouse de Lucullus, et Antiochos d'Ascalon, rhéteur de l'Ancienne Académie, maître et ami de Lucullus.

On voit bien comment l'ancien général *Lucius Licinius Lucullus* se sert de la table et de la richesse pour assurer son statut social, sa culture, son origine aristocratique et même son évergétisme, anticipant ainsi l'exemple fameux de Trimalcion, le célèbre personnage de Pétrone, qui se sert de la nourriture et du banquet fastueux pour asseoir son code élitiste, son faste somptueux, mais un peu dégoutant et mélancolique<sup>32</sup>. L'un et l'autre sont comme des nouveaux riches, ni tragiques ni héroïques, qui célèbrent leurs fantaisies et imaginaires dans un scénario qui anticipe l'*aurea aetas*.

#### 4. Écart ou norme ? Philo-hellénisme et retour à la sagesse

Il y a bien sûr des portraits de personnalités destinés à un usage rhétorique et des stéréotypes au service d'une tradition négative de l'homme adonné au luxe et aux plaisirs. Du point de vue de l'épicurisme, le luxe peut devenir source de plaisir et de bonheur, mais subordonné à une logique d'utilité et de profit matériel, il engendre plutôt le vide que la plénitude, plutôt le plaisir sans bornes

---

<sup>31</sup> À Rome circulent plusieurs anecdotes sur le consul : « Similarly, Lucullus figures as an example of a famous man to slander in the *Ad principem inereditum* on the grounds

que la satisfaction pleine. De leur côté, les exploits militaires eux-mêmes ou les vertus politiques faites de mesure et de maîtrise ne suffisent pas cependant à garantir la gloire et le bonheur des hommes, comme le remarque Cicéron dans les *Tusculanes*<sup>33</sup>. Lucullus est là encore un exemple paradoxal de la réconciliation entre deux extrémités. Car, selon la pensée d'Épicure, si le « fou est celui qui croit que l'illimité produit le dépassement plein » et que « le débauché croit que le plaisir peut s'accroître indéfiniment », il ne resterait au sage qu'à trouver la mesure, même si la mesure n'est pas à mi-chemin entre l'opulence et le dépouillement<sup>34</sup>.

Plutarque se montre souvent embarrassé avec Lucullus, car sa conduite ressort d'une structure de personnalité narcissique et égoïste qui casse toute illusion anthropologique, toutes les normes d'un *standard behaviour* attendu et soumis aux exigences de la *consuetudo*. En effet, à l'âge de la sagesse, il devient un scélérat, un déréglé (ἀκόλαστος), qui s'amuse dans les fêtes d'Aphrodite, justement à l'inverse de Cimon, dont la jeunesse « passe pour avoir été répréhensible et déréglée autant que celle de Lucullus fut disciplinée et tempérante » (44, 4). On sait que le biographe de Chéronée attribue souvent la cause de certains comportements des hommes illustres soit aux effets du vin de Dionysos libérateur (λύσιος), soit aux influences d'une éducation déficitaire. Dans le premier cas, voici l'opinion de Plutarque :

« Partout le désordre est un vice, mais chez les hommes, principalement quand ils boivent, se révèle alors sa perversité par les excès et d'autres maux indicibles auxquels il donne lieu et qu'un homme capable d'ordre et d'harmonie doit prévoir et éviter »<sup>35</sup>.

Si cela est vrai pour Cimon ou pour Alexandre, — des exemples à éviter parmi bien d'autres<sup>36</sup> —, ce n'est pas le cas de Lucullus qui

<sup>33</sup> Cic., *Tusc.* 5, 3-4.

sur ce point s'écarte d'un modèle de vie qui semble faire norme et loi chez les hommes illustres. Il est vrai que Plutarque fait allusion aux « beuveries et soupers », aux « cortèges bachiques, fêtes nocturnes et toute sorte de divertissements » (39, 1) chez Lucullus, mais son récit n'est pas tout à fait explicite<sup>37</sup>.

Dans le deuxième cas, considérer que la *paideia* grecque est la cause des vices des citoyens romains n'est pas un phénomène nouveau : « À Rome du III<sup>ème</sup> au II<sup>ème</sup> siècle, tout ce qui est en désaccord avec la morale établie une fois pour toutes par le *mos maiorum*, la coutume des ancêtres, est imputable à l'influence — nécessairement néfaste ! — des Grecs. Vivre à la grecque (*pergraecari*) est chez Plaute une manière de mépriser le mode de vie des Romains importé de la Grèce »<sup>38</sup>.

Il y a bien sur des comportements paradoxaux que le simple fait de l'éducation n'explique pas. Attribuer tout court les écarts du consul à son éducation représentait la faillite de la *paideia* grecque, l'échec des beaux idéaux philosophiques grecs, enfin le déclin moral de l'hellénisme et le triomphe de l'hédonisme. Fier défenseur de l'Ancienne Académie représentée par Antiochos d'Ascalon, Plutarque attribue plutôt les dérèglements de Lucullus tantôt à sa campagne funeste en Orient tantôt aux influences des nouveaux courants philosophiques représentées par l'hédonisme et l'épicurisme. On sait qu'entre les conquêtes d'Alexandre au IV<sup>ème</sup> siècle avant J.-C., et celle de Rome au I<sup>er</sup> siècle avant J.-C., avec ses prolongements pour les premiers siècles de l'Empire, la philosophie hellénistique de l'épicurisme a fait fureur à Rome. La théorie épicurienne ne reconnaissant en tout et pour tout que deux règles, le plaisir et la douleur, Épicure a été accusé de faire

---

Crassus, Alcibiades, Lucullus, Sulla. Cf. *Ant.* 4.4-7, 9.5, 28; *Demetr.* 1.8, 2.3, 52.2-3; *Alc.* 16; *Luc.* 39-41, *Sull.* 2.5, 36.1-2, 41.5.

<sup>37</sup> Suivant les règles symposiaques, le vin n'est pas un but *per se*, mais le prologue à la conversation, en particulier à la conversation philosophique qui tient des propos de

l'apologie de la vie dissolue et de ne voir dans la débauche que le seul *télos* de la vie<sup>39</sup>.

Pour conclure, si Lucullus avait déjà manifesté son philo-hellénisme au cours de sa campagne en Orient<sup>40</sup>, il le confirme à l'âge de la retraite en devenant mécène et bienfaiteur des Grecs arrivés à Rome et en les accueillant dans sa maison. Son palais à Tusculum devient un véritable « foyer et un prytanée pour les Grecs... », attitude fortement approuvée par Plutarque. Sa célèbre bibliothèque privée devient un espace public, ouvert à tout le monde. On y trouvait des ouvrages rares, des livres calligraphiés, des galeries et salles de travail où se rendaient les Grecs « comme dans une retraite des Muses... » (42, 1f).

En cherchant à dépasser les écarts de Lucullus, Plutarque renoue avec la notion cyclique de la vie du sage qui, à sa retraite, cultive l'*otium*, la philosophie et les Muses. En effet, à la fin de son récit biographique, l'auteur des *Vies* ne voit plus dans Lucullus ni l'homme-mesure, ni l'homme-démésure, mais l'homme toujours en tension entre norme et écart, entre *nomos* et *physis*, entre l'excès et le manque, enfin, l'homme porteur d'une mesure de sagesse (μέτρον ἔχων σοφίης) ; car, si l'on en croit Platon dans son *Protagoras*, « c'est l'art de la mesure qui nous sauve... »<sup>41</sup>, ce même art (τέχνη) qui n'a jamais cessé de hanter la pensée occidentale.

## Bibliographie

- Becker, H., *Outsiders. Étude de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 1985.  
 Boyancé, P., « La connaissance du grec à Rome », *Revue des études latines*, 34, 1956, p. 11-131.  
 Cacciotere, P.V., *L'Eredità di Plutarco, Strumenti per la ricerca Plutarchea*, Napoli, M. D'Auria Editore, 2004.

---

<sup>39</sup> Prost, 2004, 150.

<sup>40</sup> Notamment après la victoire sur Tigrane. *Luc.*, 29, 3-5

<sup>41</sup> Platon, *Prot.*, 356c.

- Casevitz, M., Pouilloux, J., Chamoux, F. et alii (eds.) *Pausanias. Description de la Grèce*, Paris, Les Belles Lettres, 1992.
- Corradi, M., « Protagoras dans son contexte », *Métis*, N.S. 5.2007, p. 192-193.
- de Ornellas e Castro, I., *De la table des dieux à la table des hommes. La symbolique de l'alimentation dans l'Antiquité romaine*, Paris, L'Harmattan, 2011.
- de Romilly, J., *La loi dans la pensée grecque*, Paris, 1971, p. 54.
- Ernout, A., Meillet, A., *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, 1967.
- Ferreira, J.R., Leão, D., Tröster M. & Dias, P.B. (eds), *Symposion and Philanthropia in Plutarch*, Coimbra - Classica Digitalia / CECH, 2009.
- François, P., « *Magistra uitae et lux ueritatis* : l'Histoire comme apprentissage et comme révélation », dans A. N. Pena (éd.) *Révélation et apprentissage dans les textes grecs et latins* (Actes du colloque international « Le phénomène littéraire aux premiers siècles de notre ère », Lisbonne, 7-8 avril 2011), Lisboa, Centro de Estudos Classicos, 2012, p. 156-157.
- Kamio, J., *The Romans and the Greek Language*, Helsinki, 1979.
- Lipovetsky, G., Roux, É., *Le Luxe éternel. De l'âge du sacré au temps modernes*, Paris, Gallimard, 2003.
- Prost, François, *Les théories hellénistiques de la douleur*, Louvain, Peeters, 2004.
- Salles, Catherine, *Les bas-fonds de l'Antiquité*, Paris, 1982, p. 141.
- Soares, C., « Nomos, Anomia e Thanathos nas Histórias de Heródoto », *Humanitas*, 59, 2007, p. 49-60 (surtout p. 51).
- Stefanelli, L.P.B., Micheli, M., Pettinau, B., *L'argento dei Romani. Vassellame da tavola e d'apparato*, Roma, L'Erma di Bretschneider, 1991.
- Strong, D. E., *Greek and Roman Gold and Silver Plate*, London, 1966.
- Tröster, M., *Themes, Character, and Politics in Plutarch's Life of Lucullus. The Construction of a Roman Aristocrat*, Stuttgart, 2008.